
U d'/of OTTAWA
39003002247012


27-5-6

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN.

Mathilde. 2.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
Rue Git-le-Cœur, n°. 7.



Ce ne sont point des prieres, mais des ordres que vous devez m'adresser : me voici à vos pieds prêt à les entendre et à les exécuter

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 63.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n°. 49.

1818.

MATHILDE.

CHAPITRE XII.

PENDANT que Ptolémaïs tombait sous les armes des chrétiens, Saladin, plein de confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et plus encore dans la dissension qui régnait au camp des croisés, ne supposant pas même que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'était avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Emmaddin, son ancien possesseur : peu de jours lui avaient suffi pour le vaincre, et il revenait triomphant le long du fleuve

Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilée il rencontra le brave Metchoub, député des prisonniers de Ptolémaïs. Cet infortuné guerrier, la tête couverte de cendres et le désespoir dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître. « Prends ma vie, lui dit-il; car tes ennemis m'ont surpris; ils se sont emparés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux. »

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce, que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour apaiser les discordes envenimées des chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallu plus d'un jour pour s'emparer de la ville la plus importante de la Palestine, après Jérusalem. « Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant de rois un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici ni l'intérêt de leur gloire, ni celui de leur religion;

et quelle main assez forte a pu ébranler la triple muraille dont j'avais entouré Ptolémaïs ? » Metchoub répondit : « De même qu'un seul mot du prophète savait enchaîner la tempête dans les airs, de même l'archevêque de Tyr a su, par la seule force de ses paroles, suspendre cette terrible querelle qui divisait les chrétiens et menaçait de les anéantir : quant à cet autre miracle de la chute soudaine de Ptolémaïs, la valeur de Richard et de Philippe-Auguste y ont eu part ; mais sans la foudroyante épée de Montmorency, jamais ils ne l'eussent achevé. »

« Si je ne suis pas sous la puissance d'un songe, reprit Saladin, tes paroles sont fausses ; car, au moment où je parle, l'archevêque de Tyr et Josselin de Montmorency sont prisonniers à Damiette. —Ils l'étaient sans doute, répliqua Metchoub, mais Malek Adhel a brisé leurs chaînes, il leur a donné une garde nombreuse pour les conduire à travers le désert au camp des croisés : arrivés chez leurs frères le 16 de la lune de Redgeb, le 17 les chrétiens étaient réconciliés, et

le 18, maîtres de Ptolémaïs. — Sais-tu ce que tu fais en me disant de pareilles choses, audacieux esclave, s'écria le sultan avec colère? Sais-tu que tu élèves dans mon esprit des soupçons contre mon frère? — A Dieu ne plaise, interrompit Metchoub, que je veuille donner à ta hautesse aucun doute sur la fidélité du grand Malek Adhel, ton plus soumis serviteur; mais ce que je t'apprends te sera confirmé par les braves soldats qui ont accompagné les prisonniers de ton frère, depuis Damiette jusqu'au camp, et qui, pour récompense de cette action, sont les seuls Musulmans libres dans Ptolémaïs : peut-être pourrais-je t'en dire davantage si je ne craignais d'exciter ta colère, et si nous n'étions entourés de tant d'oreilles attentives à nous écouter. — Viens donc me parler à moi seul, repartit le sultan avec agitation, et sur ta tête prends garde à ce que tu diras; car je ne sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilége qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître con-

tre lequel je dois m'armer. » Il dit, fait poser sa tente et s'y enferme avec Metchoub : à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître : « Non, grand prince, ton frère n'est point un traître, mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelque enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste qu'on la croirait une houri échappée du paradis du prophète, a ébloui ses yeux et abattu son âme : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était, il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté? reprit Saladin; quelle femme a eu la puissance d'amollir ainsi la grande âme de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard, une fille de seize ans, est celle qui tient enchaîné à ses pieds comme un vil esclave, le lion des combats, la foudre d'Orient; c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes

les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency. Sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des chrétiens; car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde, elle l'obtiendrait sur-le-champ. — Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment : si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa volonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux chrétiens toutes les places dont il dispose? Ne lui aurait-elle pas commandé d'être chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait? — Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a pas fait encore; mais songe donc que cette orgueilleuse européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses yeux; que toutes ses adorations, ses prières, son asservisse-

ment, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux, ni un mot favorable; et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir, parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si, tout à coup dépouillant sa dédaigneuse fierté, l'amour remplaçait la froideur, et que, pour prix de son cœur, elle exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie.. Sultan, crois-moi, je présume beaucoup de ton frère en disant qu'il hésiterait. — Non, il n'hésisterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub : Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de le soupçonner : peut-être est-il amoureux; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent éminemment l'art d'enchaîner par de feintes rigueurs les guerriers les plus indomptables; mais, toute fière, toute belle que tu me peins cette princesse d'Angleterre, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de la vie, et jamais celui de l'honneur. Ecoute, téméraire Metchoub, si tu n'avais pas répandu ton sang pour

moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure-toi; car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir : pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter. »

Il dit, et Metchoub se retire. Au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : « Ceci instruira Malek Adhel de mes volontés; et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui ordonne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense, cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon : sans doute les autres souverains

qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que leur refus excitera entre eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis : cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes dispersées, et réunissant celles de Damiette et du Caire, il viendra, à leur tête, me joindre dans la montagne de Khouroutba où je vais l'attendre. Avant son départ, il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère; un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub, qui la conduiras au camp des chrétiens; tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs : j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf-conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel,

et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère. »

Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter; et la nuit n'était pas encore en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t-il, et que s'y est-il passé depuis que l'archevêque n'y est plus?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite; résistant, avec un égal courage, aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait former à cet égard; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une

d'être plus craintive, et sentait bien que, privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir, comme son intérêt, lui commandaient de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au dehors. A la fin, la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'âme du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus long-tems à tant de maux réunis; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa faiblesse, sa santé s'altéra, et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus

soutenues et les soins les plus délicats ; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe, fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen : mais tous ces secours sont inutiles, Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son âme la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie, combien elle était touchée de son amitié; « mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir. » La princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur : « Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. — Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel ; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et celą dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires

qu'il pourra recevoir de Saladin ; rendez-moi l'espérance de retrouver mon époux: et chaque jour vous verrez mes forces renaître... Je vous devrai ma vie, celle de l'enfant que je porte dans mon sein ; ah ! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien ? — Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse ; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie ; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié.... Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine ; sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose. »

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'apaisent : elle connaît la puissance de l'amour ; elle sait que celui qui aime, court, vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit

tout permis comme tout possible à son zèle: puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis long-tems se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ces douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force et du bonheur: cet intérêt est le premier dans son âme, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine, se sentant plus de force, avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du

Delta. A genoux auprès d'elle, la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques, lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et supplians qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde lui serra la main avec un doux sourire : « Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. » Alors elle se leva, et passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux après l'avoir si long-tems et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise ; il ne sait s'il veille ; une si vive joie vient de tomber sur son cœur, qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie : immobile, op-

pressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air doux et modeste, elle dit : Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité.....— N'achevez pas, interrompt vivement Malek Adhel; ne dites jamais que vous venez m'implorer; m'implorer! vous! ah! beauté angélique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser : me voici à vos pieds, prêt à les entendre et à les exécuter... Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel! — Je désire, seigneur, repritelle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliez pas ainsi devant moi. Il s'écrie : Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore, au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance; ô Mathilde! comment ne pas vous adorer! Qu'y a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre? — Seigneur, interrompt-elle, la reine

est encore très-mal, je ne puis la quitter long-tems ; daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé ; il menace sa vie, je tremble pour ses jours ; je tremble de voir périr la femme de mon frère ; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur ; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek Adhel, j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer. — Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne frappa mes oreilles et ne ravit mes sens ; où suis-je ? Ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire ; tout est changé quand je la vois. O Mathilde ! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre. »

« Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt ; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence. — Je ne sais, ré-

pond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire ; mais quoi qu'il arrive, je sais que vous êtes obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est ; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore ? Mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ? — Ah ! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi tant de bienfaits ? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur, et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je le devrai ! — Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse ? Dites-moi, oh, dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite ? « Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était tems de se retirer ; et, faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince d'une voix émue :

« Permettez-moi de vous quitter; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. — Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répliqua le prince avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent pas ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. « La princesse ne répondit point; elle s'avança vers la porte, et quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : « La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie. »

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : « Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de votre santé fixera l'instant de votre départ. — O mon roi,

mon époux et mon maître, s'écria Bérengère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie : bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras.... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée.... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur terre! Ah! c'est dans le ciel, où votre âme est déjà toute entière, que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait; et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu? quand te verrai-je? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller jusqu'à toi?... « Elle ne peut achever, l'émotion a épuisé ses forces : Mathilde la conjure de se calmer; elle lui représente que l'excès de la joie est nuisible, et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. « Ah! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu, quand il s'agit de

mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur. — J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse en souriant; mais sans ce tort-là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. Alors voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trève à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie : Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille, cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante, la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé : la princesse ne l'ignore pas, et elle serait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre

pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire : mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir, ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main; et tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel : si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement des idées fugitives qu'elle chassait sans cesse, et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déja son esprit s'échappait ailleurs; et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue toute entière

vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle de courtes lectures et de longues rêveries : à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler.

Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère ; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie-dieu ; un moine était debout auprès d'elle : en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une légère émotion ; elle lui tendit la main en lui disant qu'elle était très-bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables ; qu'enfin se voyant tout-à-fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. « Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier

sans vous, ajouta-t-elle, car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde. »

La triste princesse était trop peu satisfaite de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui opèrent des effets si salutaires dans l'âme qui les éprouve. Ah! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses enfans sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannit la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété et produit les larmes : aussi était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil ; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêtant tout à coup comme si elle n'eût pu s'y résoudre ; à la fin, d'une voix faible et émue, elle

lui dit : « Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur, et qu'il vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre? — La mienne! s'écria Mathilde surprise, en avais-je besoin, est-ce qu'il est possible qu'on nous sépare? — Je m'en doutais, repartit Bérengère ; la plus grande difficulté subsiste encore, et comment en triompherons-nous? « Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui. Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugemens comme dans tes actions, tu ne consultes que la vertu et la justice ; tu ne penses point à l'amour : il t'entoure pourtant, il te frappe, il te parle sans cesse et il te demeure étranger ; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre. — Eh quoi! reprit la princesse, ne me suis je pas en-

gagée à ne le jamais connaître; est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? « La reine sourit d'un air attendri; et après une pause elle dit: « Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer non-seulement votre cœur, mais vos yeux à l'amour: pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'âme de Maleck Adhel, ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je! s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-donc destinée, et quels projets cet infidèle forme-t-il contre moi? — Je ne lui en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, répliqua la reine; car s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage; mais consentir à se séparer de.... Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. — Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois. » Bérengère re-

jeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâce dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder. « Je lui parlerai moi-même, dit-elle ; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée ; que ce n'est pas avec votre honte qu'il pourra faire son bonheur ; et si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici. — Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez, s'écria vivement Mathilde ; parce que Dieu me destine à souffrir, devez-vous en être la victime ? » La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettait pas de la laisser seule à Damiette. « Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part

des maux qui me sont réservés : Dieu sera mon refuge, il sera mon appui ; sa force nous vaut mieux que tout secours humain, et sa force me suffira. Partez donc, reine, partez sans crainte; car si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée. » En achevant ces mots, les regards de Mathilde élevés vers le ciel, respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que déjà, loin de la terre, abîmée dans le sein de Dieu, elle y bravait le monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une sorte de respect, et lui dit : « Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte, et je réjouirai le grand cœur de Richard en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre, que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel, et qu'elle n'a pas seulement les traits, mais l'âme d'un ange. » Mathilde remercia

la reine avec un sourire plein de douceur, mais en même tems d'une si profonde mélancolie, qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir, et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges, où on la plaçait déjà.

CHAPITRE XIII.

Le jour même, le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine attendrie s'écria : « Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois ; je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière ; un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer.... O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés ; la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant

beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre; ne le voudra-t-il donc jamais? » Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant il eût eu la force de les contenir; et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse: peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut-être que pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effraierait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine, qu'il ne désirait ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir sauvée, et d'avoir satisfait Mathilde. Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit:

« Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur.... — Votre sœur n'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince.—Devait-elle le croire nécessaire, seigneur? ne nous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer? — Est-ce que vous voulez partir, madame? demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'agitation terrible de son âme? est-ce que vous voulez quitter ce palais? — Assurément je le veux, répliqua la princesse; mes tristes yeux tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. « A ces mots, le prince changea de couleur; il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment; cependant, s'arrêtant tout à coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à de-

mi-voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin il revint vers elle avec un visage plus tranquille, et dit à la reine, d'une voix un peu contrainte, que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait tems assez de s'occucuper de celui de la princesse; et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir : cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites : Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir : alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus; je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez-vous pas que pour vous obéir, je ferai aisément le sacrifice de ma vie? » Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'échappent sur son mâle visage : Mathilde les voit,

et les siennes coulent en abondance ? agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus long-tems l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit : « Ne vous désespérez pas; votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais est-il vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. Si vous continuez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où l'on peut tout craindre; mais en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourmens, vous le fe-

rez participer à la paix qui règne dans votre âme ; et si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que pour un héros comme lui, la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. »
Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolutiou si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus ; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout à coup ; il

lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son âme de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques : inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences ; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède ; et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine ; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés, elle ne reprît sa tranquillité première. En attendant, le mal qui consume Mathilde

s'accroît tous les jours ; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé ; ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat : hélas ! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore, et Malek Adhel qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus ; mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur : pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive ; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose ; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire ; elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche : trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point de son amour;

mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous momens; le feu qui le brûle, entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au dehors, qu'il est comprimé davantage; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas : l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'âme un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès? Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine, ses regards sont vagues et distraits : tantôt une rougeur brûlante couvre son visage, l'instant d'après une prompte pâleur lui succède, et un frisson mortel court dans ses veines : mélancolique et rêveuse, elle se retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct

se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est tems d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent; car si elle ne réussit pas, elle est décidée à partir seule; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive; la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe; elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses: Bérengère garde le silence; elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs

que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent ; mais elle n'en trouve point qui la satisfassent ; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur ; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet ; chaque fois qu'elle ouvre la bouche le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire, et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince : celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer ; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle ; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir ; mais, en

s'éloignant, elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrète témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité : « Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siége. Malek Adhel répond avec une modération affectée : « Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle

persiste à vous suivre, je ne m'oppose plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. » En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit: « Vous venez d'entendre le prince; votre départ ne dépend plus que de vous..... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur; écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. — Ne le puis-je, en effet? demanda la princesse d'une voix tremblante. — Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien, c'est ma vie que je vous promets. « Ces mots décident Mathilde; elle laisse lentement aller la main de la reine qu'elle tenait encore; Bérengère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence; le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint bien plus encore : mais s'il ne lui parle pas, il la regarde; ses yeux errans sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire; il ne songe plus qu'à voir et à aimer Mathilde : plus il la contemple, plus il s'enflamme; il s'approche, il la touche; d'ardens soupirs s'exhalent de sa poitrine; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée; le voile qui couvre son sein semble s'animer par un mouvement qu'il en reçoit; Malek Adhel le voit, et l'espoir naît dans son cœur; son trouble augmente, ses désirs l'égarent, il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur.... L'infortunée! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie; mais la pudeur s'épouvante, la religion frémit; elle repousse avec horreur l'audacieux Musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes. A la vue

de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle ; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir ; car dans les heureux climats où la chevalerie est en honneur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe. Prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage ; mais il la supplie de l'écouter ; elle ne le veut point ; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras vers elle ; il la conjure, avec l'expression la plus douloureuse, de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est : Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit : « Je ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce prix ? demanda-

t-il en la regardant d'un air humble et passionné. — Si ma liberté m'est rendue, répliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet instant dans un éternel oubli. » Hélas ! elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens ; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. « Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec un accent déchirant, je vais vous obéir. » La princesse s'arrête encore ; une douce satisfaction se peint sur son visage ; elle

élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous retrouverai donc ! — Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort ! pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur; et quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie, sans daigner seulement me plaindre !..... Non, non, vous ne fuirez pas; vous m'entendrez malgré vous; » et forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : « Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourmens me déchirent :

puisque ni mon silence ni mon respect n'ont pu té fléchir, connais donc mon amour; entends sa voix; malgré toi prête l'oreille à ses cris; peut-être en seras-tu émue, et pénétreront-ils jusqu'à ton cœur. » La princesse, à ces mots, se jette en arrière en détournant la tête avec effroi. « Oh! regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante, par pitié regarde-moi; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre.... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi de rester à tes côtés, et puis ordonne.... Veux-tu retourner en Europe? je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux, veux-tu un trône? je t'y ferai monter.... O maîtresse absolue de ma destinée! commande à ton esclave; me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez. » Il s'arrête, oppressé; il tremble; des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde; il ne la retient plus; l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces;

il ne la retient plus, et elle demeure encore : ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne : Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage ; elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais s'avançant vers Mathilde, le désespoir dans l'âme et les yeux pleins d'une sombre douleur, il lui présente un poignard et dit : « Eh bien ! puisque tu veux me fuir, tu es libre ; quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié, plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton

départ. » De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : « Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang. O prince magnanime ! pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs et à de si coupables tendresses? quel est votre espoir, qu'osez-vous me demander? existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince musulman? Un sacrifice est-il au-dessus de votre courage, et vous est-il plus facile de mourir que d'être vertueux?

Ce peu de mots apaise l'emportement du prince; il est frappé du mélange de dignité et de douceur empreint dans la physionomie de Mathilde : elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer, et aussitôt elle reprend, avec un sourire angélique : « Et si, vous élevant au-dessus de tous les désirs terrestres, vous me laissez suivre en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi ce que je vous

donnerai ! quel homme aura plus de droits à ma reconnaissance, à mon estime, à ma vénération ! — Et votre amour, Mathilde, interrompit le prince, votre amour appartiendra à un autre époux. — Mon amour n'appartiendra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec un pieux enthousiasme; seul il aura et mes vœux et mon cœur; jamais ils ne seront le partage d'aucun mortel... Noble Maleck Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce Dieu à qui je suis promise, de ce Dieu qui ne l'aurait peut-être pas emporté sur toi s'il t'avait fait chrétien. » Elle dit, et s'arrête étonnée de ce qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie : Quel que soit le Dieu qui t'inspire, je cède à son ascendant : fille étonnante et sublime, sois libre, dispose, ordonne, commande ton cortége, choisis ta route ; mes esclaves sont à toi, et ici tout t'est soumis comme moi-même. » A ces mots, dans la crainte d'une nouvelle faiblesse, elle se hâte de s'éloigner ; mais avant de passer le seuil de la porte, elle s'arrête, se retourne et dit : « Recevez mes adieux,

recevez mes bénédictions ; dans ce cloître où je cours m'ensevelir, je prierai pour vous jusqu'à la fin de ma vie ; et si Dieu daigne m'entendre, un jour viendra où nos pensées embrasseront le même but, concevront les mêmes espérances ; et dans ce monde si tout nous séparait, dans le ciel tout nous réunira. »

Elle dit, et il ne la voit plus ; que dis-je, il ne la voit plus ? partout elle est presente à ses yeux : il ne voit, il n'entend qu'elle ; dans l'agitation désordonnée de ses esprits, il marche à grands pas, sans savoir où il est, ni qui il est : plusieurs esclaves s'avancent vers lui, lui parlent ; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas : on l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence ; il marche vers son appartement, s'assied ; son corps est immobile, et pendant quelques instans il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient

venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu. Déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette; le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet; les soldats s'assemblent autour du palais; les émirs veulent voir Malek Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie; et seul il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan : à ce nom sacré toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes de Malek Adhel n'osent point résister. Metchoub s'avance, il est devant le prince; celui-ci s'étonne de sa témérité; Metchoub lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel : il baise avec respect ce papier que lui en-

voie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin. « Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs, que les chrétiens lui ont arrachée.—Est-ce que les chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs, s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoub, puisque c'est toi qui as causé sa chute.—Qu'oses-tu dire, téméraire esclave? interrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs; c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes : je t'ai accusé de même devant ton frère, je ne rétracterai point mes paroles devant toi; si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. » Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts, et se sentant trop de moyens de les réparer pour crain-

dre d'en faire l'aveu; il répond : « Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta franchise et ton zèle pourront te nuire : tu m'as accusé et je m'accuse aussi; mais si j'ai fait une faute, je puis la racheter et rendre Ptolémaïs à mon frère.—Sans doute tu le peux; pour la reconquérir, tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le rachèteras-tu? — Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur.... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est tròp belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur.—Que dis-tu, illustre prince repartit Metchoub, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes, une chrétienne vaga-

bonde? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilége, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre. »

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son âme était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son âme une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la chrétienne qui en était l'objet; mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour

accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient: toutefois, s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des Musulmans : aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie, que les ordres du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette nouvelle, répandue à dessein par Metchoub dans toutes les villes, réjouit le cœur des habitans, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que c'est au renvoi de l'archevèque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien à cet égard son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun; il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'âme du sultan, et que le sultan les a tous repoussés; au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours et prie quand il

pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté, et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami? Sans doute, le sacrifice est immense : se séparer de Mathilde, ne plus la voir! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ; et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne: l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié? Oh, quel terrible combat ils se livrent! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe: mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours plus fort qu'une grande âme, et si jamais homme ne le connut au degré où l'éprouve Adhel, jamais homme aussi ne fut plus capable de ces grandes résolutions, de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-dessus de tout, subjuguent tout; faiblesses, craintes, dangers et jusques aux passions mêmes : c'en est fait, il est déterminé; Mathilde partira, il le veut,

il le jure, et à ce serment, la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore; et l'âme magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde, que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue de lui. Cependant les ordres de Saladin sont à cet égard aussi précis que sévères; Metchoub les connaît, il les aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir, qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan : il sait bien qu'il en a le pouvoir, mais en a-t-il le droit ? et parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Egypte, en usera-t-il pour le trahir? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il

hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sacrifié ? A la fin, il s'écrie : « Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir; moi je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance; je ne le demanderai point en vain, je ne ferai pas valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reinc : Saladin la ratifiera, car il a horreur du parjure, et ne souffrirait pas que son frère en commît un. »

Cependant la nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentimens; déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, sa lumière jaillit et éclate; Malek Adhel soupire et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice; mais soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie, son courage ne l'abandonne pas;

il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cet égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et dont il rougit, il se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoub, et lui dit: « Esclave, la princesse partira demain avec toi; veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. » Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasionner une révolte à Damiette, il s'est décidé à retarder l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après, il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette et va à Péluse, à Pharamia; il parcourt les différentes villes qui bordent la mer et

s'élèvent vers les bouches du Nil; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher, conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

Durant cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit : ayant appris la veille, par Mathilde, que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire participer cette infortunée à son bonheur, et passa chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut

remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-tems Agnès ne voyait plus la reine; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait, et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son âme s'abreuvait de fiel et de rage; et pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas long-tems de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub; elle a voulu le voir,

lui parler ; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle ; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter ; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. » Agnès répondit : « Et quoi ! votre majesté ignore donc

qu'il ne lui est plus permis de partir.— Que dites-vous? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur.—Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont réservés.... — Ptolémaïs est prise, s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés! Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur? quelques-uns de nos plus vaillans souverains auraient-ils péri... Philippe-Auguste.... » Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua : « On dit que ce siége a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leurs succès, mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle pas de Philippe-Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des

croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas davantage; elle n'a point de force contre tant de douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement : en la voyant dans cet état, Agnès s'écrie : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui vais la protéger; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt. » Cependant elle fait appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt, et à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler, en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes; elle aperçoit Mathilde à genoux

près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés; elle fait un mouvement d'horreur : « O ma chère Mathilde! s'écrie-t-elle, éloignez-moi, délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare, qui semblait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur. » Mathilde se retourne avec surprise : « Ce que j'entends est-il possible? Agnès, est-ce de vous dont la reine se plaint?—Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain; et parce que j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt.... — Une éternelle captivité! interrompit Mathilde épouvantée, ah! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible; il n'y a pas même, parmi les infidèles, d'hommes assez méchans pour l'ordonner; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel, ce noble prince ne violera pas ses promesses. — Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit

Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la délivrance de la reine; mais quelque puissans que soient ces moyens, peut-être vous manqueront-ils, et comptez-vous trop sur eux; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous. — Je ne compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des sermens et la force de la vertu, ces appuis là ne manquent jamais. « Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiame ne tromperait personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince. Ce reproche, loin d'irriter Mathilde, lui inspira une profonde pitié pour Agnès. « Infortunée, lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu et quelle force elle donne; tu y demeureras donc toujours étrangère, Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront point.... — Je ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici. — Je n'y resterai pas long-tems, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état

d'être transportée chez elle, nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous, nos bras vous seront toujours ouverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit, baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment. Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine. Le duc de Lancastre l'interrompt : « Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant; comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin; demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur, s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place

devient mon tombeau. — J'y cours, s'écria vivement Mathilde; calmez vous, je vais me jeter aux pieds du prince; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. « Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par momens au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête, elle demande à le voir, il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine ; elle pâlit, chancelle; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère : le terrible Metchoub paraît; sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les

prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera retenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux Musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metchoub; oui, elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée; elle ne survivra pas à son malheur; voulez-vous avoir à répondre de sa mort? » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes: Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu; ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste; que s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant un poignard dans le cœur,

et que s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter : retire-toi donc; demain à la naissance du jour, sois prête à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » Alors il s'éloigne; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner; et une faible espérance se réveille dans son cœur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'écrie : « Que vous a dit le prince, ma sœur, que vous a-t-il dit? » Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. « Qu'est-ce, demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante? est-ce l'ordre de ma liberté? « Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engagent, ne calme son désespoir: la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. « Ainsi, s'écrie-t-elle

d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra; et il a laissé Metchoub maître de notre sort? » La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. « Tu ne me réponds point, lui dit la reine avec une sorte d'aliénation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait. » Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable; ses yeux sont secs, égarés. « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie?... Oh! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour. » Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et roidis déchirent l'âme de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein... pensée auda-

cieuse ! dessein téméraire ! mais elle n'hésite point à les adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie; et à peine a-t-elle réussi a la ranimer, qu'elle écarte tous les témoins : les voilà seules. « Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée ; écoutez-moi; car si vous voulez me croire, vous partirez demain. » La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris. « Que dis-tu Mathilde? — Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolémaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains. » Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouïr son courage avant de finir ce qu'on veut dire. Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. « O miracle de

charité, ô véritable sainte, s'écrie-t-elle, qu'oses-tu proposer? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante; car l'Eternel est mon défenseur et mon refuge.... Ma sœur, il n'est plus tems d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu; demain l'une de nous doit nécessairement partir; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance; si elle avait trouvé au fond de son âme un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble en-

thousiasme se serait évanoui, et dès-lors moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir; tant il est vrai que les grands dévouemens et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher. La reine, pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les piéges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la Providence n'a conduit Mathilde en Orient que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilége de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui

doivent lui acquérir une gloire immortelle · ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse, que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de de parler par votre bouche : Mathilde, votre âme me paraît si belle, si supérieure à toutes les âmes humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé... Je partirai, ma sœur; j'irai apprendre aux chrétiens que le tems des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets; et si dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre âme avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que sans vous l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour,

et que cette pensée vous console et vous soutienne. »

Mathilde soupire, serre la main de la reine et ne répond rien : sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir; elle n'éprouve pas même de crainte; mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour d'elle les préparatifs du départ : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein. Elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion, parée des magnifiques vêtemens de la

reine ; mais déjà les ténèbres s'éclaircissent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner : Bérengère pâlit ; Mathilde prête à s'évanouïr, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre contre sa poitrine. — Du courage, lui dit-elle, car là haut Dieu nous voit, nous soutient et nous approuve : élevez votre âme à lui, je vais prier pour vous. « En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire : Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque que le duc de Lancastre entra, suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. « Je viens chercher votre altesse, lui dit-il; on n'attend plus que vous. » Bérengère en silence présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit. « Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine. » Bérengère secoue la tête et fait signe

que la reine ne peut le recevoir. Le duc se tait, et soutient les pas tremblans de celle qu'il prend pour Mathilde ; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son émotion, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie ; la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile : Metchoub la reçoit, elle s'incline, baisse la tête et passe sans lui parler ; les gardes du prince se retirent; l'air agite les banderolles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariniers, de leurs rames agiles brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité ; bientôt les côtes de l'Egypte disparaissent : cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec des transports de joie, que leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prisonnière, ne la visite pas une seule fois,

et déjà il entre au port de Ptolémaïs, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine, lorsqu'Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée; Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte et se découvre; Herminie jette un cri : « Paix, lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret; car si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la

reine, l'atteindre et la ramener ici. Un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir ma déplorable sœur : comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi; dites que la reine est malade; on le croira facilement, et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine; et quant à moi, ô mon Dieu! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon âme s'élève au-dessus de toute crainte. » Elle avait raison : jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où l'on vient de lui faire un grand sacrifice, tant elle se hâte de donner ses récompenses, en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit sur sa situation, elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera sur le prince : pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi

la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présentèrent à son esprit; car maintenant, loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le tems n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance; puisqu'elle est entourée de dangers et qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries, qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son âme se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de la reine, et le prince n'est point revenu encore ; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès ; mais cette joie devait être aussi funeste que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instrumens de guerre se font entendre ; c'est Malek Adhel qui entre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène : ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les momens où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter longtems : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse que Malek Adhel marche sur ses pas ; la princesse tressaille ; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire, elle ne sait

plus ce qu'elle doit faire; cet isolement où elle se trouve, la frappe de terreur: il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil! Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui: ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince; elle couvre sa tête d'un voile épais, et prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin fils de Marie: étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphèmes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive

dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde, et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour prend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage : la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire : il n'y était point entré encore. « Où me menez-vous? demanda-t-il. » Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien ; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois ; il est à la porte de l'oratoire, Herminie l'ouvre, nomme le prince ; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu, et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte ; ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits de la reine, et entièrement cou-

verte d'un voile long et épais; il s'assied à quelque distance et dit: « Je vois avec plaisir, madame, que votre piété vous a préservée du désespoir : vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger; mais votre peine, madame, ne sera que passagère ; vous êtes sûre d'avoir bientôt l'objet de votre tendresse ; vous n'en êtes pas séparée pour toujours ; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle. » En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes ; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince, et l'affliction qu'il éprouve redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre : il continue: « Ne parlons que de vous, madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en

obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie ; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir.... Lui parlerez-vous de moi, madame? daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon âme de dégoûts et d'amertumes ; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirans, de douleurs sans terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance.... Hélas ! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre ! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais... Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, madame.... mais rien ne répond, tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie. » Il dit, et toujours plus faible à mesure qu'il appuie davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissemens. La princesse, troublée jusqu'au

fond de l'âme, se relève, et retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit : « Il n'est plus tems de feindre, Seigneur... » Malek Adhel a reconnu cet accent; frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre ; c'est le ciel qui s'ouvre, et dans le désordre d'une imagination enflammée, il se promène à grands pas, son âme s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : « La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place ; ouvrez-moi sa prison : trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul; ma destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine, il la regardait dans une muette extase,

hors d'état de prononcer un mot : une joie trop impétueuse, trop subite, vient tomber sur son cœur; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux, mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin il tombe à genoux, et élevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorable ! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort ? tu es donc restée pour sauver mes jours? Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine que j'avais pu m'imposer un si grand sacrifice. » Le prince la regarde avec un mélange de mélancolie, d'amour et de plaisir. « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux ; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine ! tu ne m'empêcherais pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son

maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte ; quoiqu'isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent; avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. » A ces mots, Malek Adhel se lève, il s'approche d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit : « Mathilde, je puis vous promettre de vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire ; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion, car l'indispensable nécessité qui préside à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi, nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser ! s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force

de soin, d'amour et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de mon épouse. — Votre épouse ! moi ! interrompit la princesse en reculant de quelques pas, horrible blasphême ! ô mon Dieu ! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. — Ecoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer ; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourroient t'empêcher d'être à moi. Cependant demeure chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance ; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste, il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintien, tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, pudeur divine qui me désole et que j'adore, et qui, dans un moment où les mondes croulans sur ma tête m'enchaîneraient par mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde ; elle aurait eu des forces contre la violence de la passion,

elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance; ses yeux ont perdu leur sévérité; jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme et lui donne le besoin d'être seule, afin de les montrer à Dieu et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment. » Il la regarde. « Vous le voulez, Mathilde? demanda-t-il. » Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et prêt à sortir, il s'arrête et dit: « Ecoutez, Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisi quand je vous ai reconnue, quels ardens transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez

inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir ; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentimens qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il y a de dangers dans cette pensée ! et qu'il est difficile au cœur le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connut de semblable ! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent, et qui, le matin même, l'épouvantaient encore. La soumission, la promptè obéissance de Malek Adhel la frappe ; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité ; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière ; un regard, un signe ont suffi ; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel

un seul mot est un ordre ? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence ; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était

point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son âme, y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Étonnée de cette secrète inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines écritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourrissent l'âme et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie; mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, long tems elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas : cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La sécurité des méchans naît de leur orgueil, mais à la fin ils s'y trouvent trompés. » — « O mon dieu! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée

un jour ? La page s'est tournée, elle lit encore : « Les occasions ne nous rendent pas fragiles, elles nous font voir seulement combien nous le sommes. » Elle s'arrête tout à coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée et lui découvre jusqu'à l'évidence, qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle reprend son livre, et lit : « Après la colère des rois, les abîmes de la mer et l'éclair des tempêtes, ce que tu dois le plus redouter, c'est ton propre cœur. » Elle ne s'arrête point ici, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus aisé de vaincre l'ennemi lorsqu'on lui ferme toutes les avenues de l'âme, et qu'on le repousse au moment où il se présente pour entrer. » Elle s'interrompt alors, quitte son li-

vre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu! je jure de le repousser de tous mes efforts, cet ennemi fatal, qui, sous les formes les plus douces, les plus séduisantes, a jeté un trouble si nouveau dans mon cœur; mais je jure que quelle que soit ma faiblesse, il ne la découvrira pas; toujours repoussante et sévère, je fermerai mon oreille à ses plaintes et mon cœur à son amour; seulement que je voie bientôt le terme de mes épreuves. Ah! plût au ciel que le jour de la mort fût venu, et que tout ceci, qui doit finir, fût déjà passé. »

Elle dit, et cette âme repentante s'efforce de satisfaire à la justice divine, par les mortifications et les pénitences qu'elle s'impose; mais de si légères blessures ne peuvent apaiser le feu intérieur. O chaste vierge! qu'es-tu devenue? Se peut-il que l'ennemi ait vaincu ton courage? et cet amour contre lequel tu te débats, s'est-il accru à un tel point que tu ne trouves déjà plus dans ta modestie assez de voiles pour te le cacher?

CHAPITRE XVI.

En sortant de l'oratoire de la reine, le plus vif contentement brillait dans toute la personne de Malek Adhel; ceux qui l'y ont vu entrer triste et désolé, ne comprennent point par quelles paroles Bérengère a produit un pareil changement; chacun forme mille conjectures; nul ne pénètre la vérité, et le prince la renferme dans son cœur. Avant de déclarer le bonheur qu'il a eu d'être trompé, il veut examiner sa situation et se fixer sur le parti qu'il doit prendre. Sa première et sa plus irrévocable résolution est de ne jamais renoncer à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie pas bien toute la générosité de cette jeune fille, soit que son œil pénétrant devine tous les mouvemens de l'âme et perce jusqu'aux

moindres replis, il lui semble que jamais Mathilde ne se serait décidée à rester à Damiette si son cœur avait été aussi contraire que sa religion à l'amour qu'il lui exprime. Si l'un peut être touché, Malek Adhel espère que l'autre pourra être sacrifié; devant un si doux avenir il n'hésite plus : maintenant ce n'est pas son amour seul qui l'entraîne; c'est aussi sa volonté qui le détermine; et ce n'est pas une volonté faible que celle qui a pu triompher un moment d'un pareil amour. Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée; mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort de l'empire en dépend peut-être : il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? la conduira-t-il dans un camp si voisin des chrétiens? approchera-t-il une si belle proie de ces fiers ravisseurs, qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais s'il la laisse en Egypte,

il faudra donc la quitter! Cependant, qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours, en comparaison de l'éternelle absence dont il a été menacé; et s'il a eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible ; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que dans cette ville où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus long-tems que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés : c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Egypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre ; et tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Couroutba; il ira combattre avec son frère ; et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant, tous ses ordres

sont donnés; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses meilleurs officiers, marchent vers Pharamia : c'est là qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours, avec les braves soldats qu'il va chercher au Caire : l'espoir a rendu à sa contenance toute sa fierté; il relève son front superbe, et le bonheur qu'il tient de l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, a appris par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie : mais Agnès apprend encore que malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant

où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de ses lettres, va partir pour Kouroutba : toutes ces nouvelles l'étonnent; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage; elle passe chez la reine, et demande à la voir; Herminie ne lui permet pas d'entrer; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain. A tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse; et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a penétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle, la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie; mais il lui importe de savoir si

Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert, pour le trahir, des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir ; mais « sans doute que je ne le devais pas, « puisque tes ordres n'ont pas pu être « remplis. Le ciel n'a pas voulu que je « renonçasse à la beauté que j'aime ; il « n'a pas voulu que je manquasse au ser- « ment que j'avais fait à la reine de la « renvoyer à son époux ; pendant mon « absence, Metchoub, chargé de l'exé- « cution de ta volonté suprême, a été « trompé : il n'est donc pas coupable, « mais ton frère ne l'est pas non plus, et « j'espère te le prouver dans peu de « jours, en chassant les chrétiens de « Ptolémaïs et rapportant à tes sacrés « genoux les clefs de ce boulevard de « l'Orient. »

« Elle est donc ici, s'écrie Agnès. » et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides manifestent la présence des furies qui bouleversent son sein ; elle se

tait, elle combine sa vengeance : l'esclave qui est devant elle s'empare de l'or, prix de sa trahison, et lui demande la lettre. « Je ne te la rendrai point, esclave, s'écrie-t-elle; emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek Adhel ne t'y atteindra pas. » Le coupable serviteur se hâte de fuir; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger; et comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse, et surtout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux; car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

Mathilde ne sait point encore quels sont les projets du prince; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek Adhel : une prison, quelque horrible qu'elle fût, pourvu que les regards d'aucun homme ne pussent y pénétrer, lui paraîtrait le premier de tous les biens, puisqu'il la délivrerait de ce danger mystérieux, confus, séduisant, qui l'entoure, la presse, l'attire, l'effraye, jette son âme dans l'amertume, et ne lui permet plus de goûter aucun repos. Mais déjà le jour vient de naître; le prince entre précipitamment dans les salles où Herminie de Leicester, aidée

des femmes de Bérengère, faisait les préparatifs du départ; il dit qu'il vient chercher la reine, et demande à la voir; la comtesse lui montre l'oratoire, il y court; il fait part à Mathilde des raisons qui lui font désirer qu'elle persiste dans son déguisement; elle les écoute, les approuve et répond cependant : « O prince, pourquoi être rebelle à la volonté de Saladin? Il avait défendu le départ de la reine, et la reine est partie; mais il avait ordonné le mien, et en l'ordonnant aussi, vous prouverez à votre frère que dans ce qui a dépendu de vous, vous lui avez été soumis : oh! pourquoi, plus cruel que Saladin lui-même, me retenez-vous ici, quand il me permet de m'éloigner? — Mathilde, lui dit-il, je ne connus jamais rien de si cruel, de si barbare que vous; votre cœur est inaccessible à toute émotion, à toute pitié; ne pouvant me fuir, vous voulez du moins que votre haine nous sépare : mais quel que soit le sort que vous me réservez, n'espérez pas être rendue à vos frères : tant que mon cœur battra dans mon sein, vous ne sortirez pas de

l'empire dont je dispose ; consolez-vous cependant, car si je vais vous conduire au Caire, je n'y resterai pas avec vous ; la patrie et Saladin m'appellent, et à peine serez-vous dans le palais des califes, que je vole aux combats. — O déplorables chrétiens! s'écria-t-elle en élevant ses yeux au ciel ; ô mon frère, cher et brave Richard ! t'ai-je dit un adieu éternel, et es-tu destiné à tomber sous les coups de notre ennemi?—Mathilde, répliqua Adhel avec une profonde affliction, est-ce moi que vous nommez votre ennemi? est-ce de ma main que vous craignez de voir périr votre frère? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée, tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que, même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme : vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra ; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera. Mais,

Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère aux dépens de mes jours, et qu'il ne restera de l'infortuné qui vous adore, qu'un corps froid et glacé, étendu sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous ? » Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse; ses paroles si mélancoliques et si tendres portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui demande de la pitié : ah! s'il pouvait lire dans son âme, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et atten-

dait une réponse, quand tout-à-coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçans s'élèvent dans l'appartement voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu mourir pour elle : sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport; il se jette au-devant d'elle; le bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force quand c'est Malek Adhel qu'il veut frapper; la blessure est légère, mais le sang coule; Mathilde le voit; ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès Herminie est accourue; elle voit l'état de sa maîtresse et elle vole à son secours : après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier té-

méraire qu'il n'a pas reconnu encore : blessé et sans armes, il court à lui pour le terrasser ; Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit : « Prends garde, car tu n'as pas affaire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix et frémit. « Misérable Agnès ! s'écrie-t-il. » Elle interrompit d'une voix forte et menaçante : « Misérable sans doute, car elle a manqué sa vengeance ; mais peut-être qu'avant peu d'instans d'autres la serviront mieux. » Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent ; elle les examine d'un œil hagard, elle cherche à rappeler ses pensées ; mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son es-

prit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui vient de se passer ; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Mathilde s'étonne et s'écrie : « Quels ennemis ont pu l'attaquer dans une ville où il commande? — Ah ! madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bontés protégeaient, cette Agnès si passionnée, si terrible, a causé le désordre qui règne ici et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son épée d'une main, la lettre du prince de l'autre, elle a été apprendre aux soldats et au peuple que les ordres de Saladin avaient été méprisés; que la reine d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette; que, trompés par vos artifices, le sultan, l'Egypte et tout

l'empire étaient le jouet d'une vile chrétienne ; elle ajoute que le prince, victime de vos séductions, va trahir lui-même sa patrie, si on ne vous arrache à lui : ses cris forcenés émeuvent la populace; elle l'entraîne sur ses pas aux portes de ce palais ; une troupe furieuse demande votre vie ; le prince revêt ses armes et vole à votre défense. — Ah ! courez, interrompt la princesse, courez lui dire qu'il me laisse périr plutôt que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers. — Nul de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie; avant de quitter ce palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de votre altesse, a établi à la porte une garde nombreuse qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir. — O ma chère Herminie, reprit la princesse en pleurant, il est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est pas mortel ? — Il l'eût été sans doute, madame, si Agnès l'eût frappé sur votre cœur ; et si l'amour n'eût affaibli son bras, le prince périssait.... — Il périssait pour me sauver ! interrompt Mathilde d'un ton

exalté ; je lui dois donc la vie, n'est-ce pas, comtesse de Leicester, c'est à lui que je dois la vie ? » Elle s'arrêta alors, émue, oppressée, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle eut la force de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'étaient écoulées depuis cette cruelle scène ? « Au moins sept, répondit la comtesse, en regardant la grande horloge dorée qui ornait la chambre. — Et aucun moyen de savoir si ses jours sont en sûreté ? répéta la princesse avec amertume. » Herminie, d'un air triste, fit signe qu'il n'y en avoit point. « Il faut donc attendre, et se résigner à la volonté divine, reprit Mathilde en soupirant. » Pâle et abattue, elle se leva alors : la vue de sa robe la fit frémir. « Au nom du ciel, s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits, où la mort du prince me semble écrite en caractères de sang. Herminie volut les remplacer par d'autres habits de la reine. « Non, lui dit la princesse, rendez-moi les miens ; puisque tout est découvert maintenant, je puis quitter ces brillantes livrées du monde pour reprendre mes

humbles vêtemens. » Elle espérait sans doute retrouver avec eux cette paix de l'âme et cette innocence de pensée dont ils étaient le symbole. Mais, hélas! l'habit ne sert de guère à l'état intérieur; Mathilde l'éprouve et en gémit. Ce dernier événement vient de lui découvrir toute l'étendue de la plaie que l'amour a faite à son cœur; et au moment où le prince s'expose encore pour elle, elle n'ose demander d'en guérir. « Hélas! s'écrie-t-elle, quand il vient de me demander son sang, quand à cause de moi sa vie est toujours en danger, ne serais-je pas ingrate, ne serais-je pas coupable de vouloir écarter son souvenir? Sans doute, je le ferai quand ses jours seront en sûreté; mais jusque-là, ô mon Dieu! me défendriez-vous de prier pour lui?

L'horloge venait de sonner minuit, et Mathilde priait encore, lorsque les portes de son appartement s'ouvrirent, et le duc de Norfolk parut. « Je viens, lui dit-il, rassurer votre altesse sur la sédition excitée entre elle et une femme jalouse; tout est tranquille maintenant;

le prince s'est montré au peuple, il a parlé à ses troupes; et pour faire tout rentrer dans le devoir, il n'a pas eu même besoin de combattre. Agnès, voyant ses espérances renversées, a disparu; on l'a vainement cherchée dans Damiette.... — Mais le prince, interrompit Mathilde, le prince a été dangereusement blessé par elle : ne craint-on pas pour sa vie? — S'il ne reçoit jamais de plus fâcheuses blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter longtems que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme. — O ciel! qu'entends-je? s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier non plus, que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa

mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour. » Mathilde baisse les yeux et ne réplique rien ; le duc de Norfolk se retire; la voilà seule. Oh, comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions ! Tout à l'heure encore elle s'approuvait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et que combattait un peuple entier pour la sauver ; mais tout à coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire . . . . Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore ? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres ; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une foule de pensées qui affligent

mon âme et lui donnent les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures? comment surmonterai-je mes faiblesses ? mon cœur me presse et me tyrannise ; mais j'aime mieux souffrir tous les tourmens imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » Alors elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi, qui dis à la mer, calme-toi, et à l'aquilon ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première ! » Mais hélas ! c'est en vain qu'elle prie ; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du Rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle : aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux, sans être consolée ; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince; elle se réveille et le trouve encore : il n'y a pour

elle aucune différence entre l'état dont elle sort et celui où elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées, comme une flamme vive et perçante écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchiremens de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste; elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles, un secours contre les séductions qui la poursuivent; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison et Dieu même; dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-Puissant; elle va lui demander compte

de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrazin...... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent; elles ne savent point comment on blasphême, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse! te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Eternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te dévore? Porteras-tu sur toi une main meurtrière? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holocauste? Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guil-

laume; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt, avec un transport de zèle qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire, et un vœu fait pour une pareille cause ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu: elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince; et à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ; sa blessure ne l'arrète point; mais maintenant en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde; il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui. Qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des chrétiens, qu'en peut-il redouter? Lui, toujours invin-

cible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime? Ainsi elle le suivra au Caire, où il va assembler le reste de ses troupes; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent: cependant, comme il sera obligé, à cause d'elle, de marcher plus lentement, comme il sait qu'Agnès a séduit l'esclave et s'est emparé de la lettre qu'il envoyait à Saladin, il en écrit une autre, et ajoute à tout ce que la première contenait, le détail de la perfidie d'Agnès et de la révolte de Damiette: puis, en chargeant le plus fidèle de ses serviteurs, il va goûter quelques heures de repos en attendant que le jour naisse et lui permette d'aller informer la princesse d'Angleterre de ses nouvelles intentions. Il avait fait vainement chercher Agnès dans toute la ville, elle n'y était plus: aussitôt que cette fille vindicative avait aperçu que la vue, les paroles et l'ascendant du prince calmaient le peuple et ramenaient la tranquillité, elle s'était échappée; et couverte de ses armes, monté sur un cheval qu'elle avait acheté à prix d'or, elle

suivait seule la route de Kouroutba, cherchant dans sa pensée quels moyens lui restaient pour perdre sa rivale et le prince ingrat qu'elle croyait haïr aussi. Tandis qu'elle y songe, enfoncée dans une sombre rêverie, un homme, monté sur un léger chameau, est prêt à la devancer; elle le connaît pour le plus fidèle serviteur de Malek Adhel. « Où vas-tu? lui crie-t-elle d'une voix furieuse. » Il ne lui répond pas et presse sa marche; elle enfonce ses éperons et s'élance après lui. « Donne-moi ce que tu portes ou défends ta vie, s'écrie-t-elle. » Il lève sa lance : elle pousse son javelot, et fait mordre la poussière au Musulman qui tombe sur le sable, victime de son zèle. L'impitoyable guerrière lui arrache le papier qu'il portait, et sûre alors de pouvoir se venger, se plaît dans le sang qu'elle vient de répandre, et sourit au mal qu'elle va faire. Tandis qu'elle poursuit sa route vers Kouroutba, Malek Adhel auprès de Mathilde, lui expose les motifs qui lui ont fait changer de pensée et qui le déterminent à la conduire avec lui auprès de Saladin : elle l'écoute

en silence, la tête penchée sur sa main; elle est émue moins de ce qu'il lui dit que de la pâleur qu'elle remarque sur son visage, car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause. Cependant plus elle est émue, plus elle persiste à vouloir accomplir son vœu. « Seigneur, lui dit-elle, courez où vos destins vous appellent, mais laissez-moi au Caire. » Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'éxposer la colère d'un peuple fanatique, quand il ne sera plus là pour la défendre; il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave; elle l'arrête en ces mots: Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable, et de quelle terrible manière l'Eternel sait châtier les sentimens qu'il réprouve; c'est par votre sang qu'il vous a fait expier vos torts; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut-être qu'il vous en punira: ah! ne me forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie... » Elle s'arrête; ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse. « Eh bien,

Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regretter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès. » La princesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et, pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle reprend d'un ton plus sévère : « Eloignée depuis longtems des autels de mon Dieu, privée de la manne céleste qu'il distribue à ses enfans, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nombre que j'ai dû contracter par ma demeure forcée avec les infidèles ; il est sur le bord de la mer Rouge un monastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges : c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui laisser faire un pélerinage. » Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond étonnement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osez-vous projeter ? Connaissez-vous la moindre partie des difficultés qui s'op-

posent à votre entreprise ? Savez-vous qu'une fois arrivée au Caire, il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides? — Dieu qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser n'est un désert que pour les incrédules : pour les vrais croyans elle est peuplée par les descendans des Antoine, des Pacôme, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfans au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise ; il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée ; mais à travers la sévérité de son maintien, Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, pouvait seul con-

naître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Ecoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte, si vous saviez comme moi que Dieu est tout-puissant; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne, et s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait

mal choisi pour la dissuader de son projet; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de tems son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Ecoutez, lui dit-il, demain à la naissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire : là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue; vous verrez si je les ai exagérés, vous jugerez si je puis consentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai : alors, Mathilde, je ne doute pas que vous renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retire. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'Eternel le vœu de s'enfoncer

dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu, qui fait ressentir les effets de sa clémence en même tems que ceux de sa sévérité; car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentimens déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige, par ce moyen, à chercher des plaisirs et des sentimens qui soient sans dégoûts et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Glocester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages: des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rivières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le

prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans de riches étoffes de l'Inde; les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmins d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage. A travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différens aspects d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cytyse; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet; partout croît la cassie à la fleur odorante, partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur: ici, les larges feuilles du bananier opposent leur vaste

ombrage aux rayons ardens du soleil ; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève, roi des plantes aquatiques, le nénuphar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charme sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrase de tout son amour.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature : le zéphir se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve ; chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil ; tout s'assoupit, hors Mathilde et le prince, et seuls ils

demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile ; son chaste bandeau est plus avancé sur son front, elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit : hélas ! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel ; sa tête est penchée en arrière ; ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel. À cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux ; il la regarde et ne demande rien ; il la regarde et s'approche ; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence ; elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette

éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entre eux ; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent ; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause ; et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels motifs assez importans ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas ! tout conspire contre elle, la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire, tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne ; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Peu à peu le

prince s'est placé si près d'elle, que même en ne le regardant pas elle ne perd aucun de ses mouvemens, aucune de ses émotions : cette vue a quelque chose de contagieux qui augmente son trouble; distraite, préoccupée ; penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse ; elle la sent sans pouvoir la vaincre ; et également tourmenté de repentir, de crainte et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe; il serre Mathilde dans ses bras ; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre : elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses

fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur; les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus; Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. « Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi.... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait...., mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les a refusés; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours? »

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bou-

heur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie : elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ; mais, à présent, ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas? Si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde; sa raison paraît aliénée; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne lui disent qu'elle aime que parce qu'elle avoue une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît pas même l'objet qui peut l'emporter dans une âme comme la sienne sur ses sermens et son Dieu; et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions; s'il

est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise, ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvait plus être heureux quand Mathilde est affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle. » Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre. — Eternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi me le montras-tu? Avant de le voir je vivais si paisible! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin.... Pourquoi l'infidèle me suit-il en tous lieux? pourquoi le retrouvai-je partout? pourquoi as-tu permis que sa main impie

osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre ? — Hélas ! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête ? — L'ai-je fait ? s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel ; ai-je formé des vœux si barbare ? O mon Dieu, rejette-les ; punis-moi, mais ne me venge pas. « A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit : « Mathilde, daignez m'entendre ; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez.... » A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'idignation : « O Sarrazin ! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime ? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace ; mon espérance est née de ton repentir ; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais tu ? — Ah ! malheureuse, interrompit-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre ? suis-je tombée si bas que désormais un infidèle ait le droit de me faire rougir ? O cœur qui n'es rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume ! en te laissant toucher par

les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit. » Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi-détaché, d'une voix suppliante elle dit : « O prince ! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous ; détournez vos regards de ma misère ; ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais voir sans horreur. Ah ! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu ; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous ; laissez-moi, rendez-moi la paix ; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel ! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter ; mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste ; elle penche humblement son

front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect : car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité dans l'innocence qui s'humilie ! Après un long silence, il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvemens ; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille ! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense : j'en mourrai, sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre ! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux.

Étranger aux préceptes de cette religion, sublime et sévère qui seule a le courage de lutter contre les passions et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher, elle ne rejetterait plus ses vœux : mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour, la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire, la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards ; elle ne se laisse voir qu'à quelques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pélerinage qu'elle

médite ; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider ; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Ecoutez, mes frères, leur dit-elle ; j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre : qu'est-ce que la vie devant lui ? Je veux traverser ce désert ; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché : mes frères, lequel de vous me suivra ? » Tous ! répondent-ils unanimement, car une beauté si angélique, une piété si fervente et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle ; faites en silence les préparatifs du voyage : avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Glocester paraît. — « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil ; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà ras-

semblé son armée. Voyez comme elle est brillante et nombreuse : tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas ! » — Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs ; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui ? — Non, madame ; ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisans à son gré : il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé. Demain il reviendra ; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse ; la lettre que voici, que le prince m'a chargé de vous remettre, vous en instruira sans doute. » — La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front : pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n'ose point se présenter devant elle ; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent, par la fière audace de sa contenance ; qui,

prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire, et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour? comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble; je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété: si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas, je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui de vous laisser traverser le désert. » — Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu, elle l'a juré à l'Eternel; y manquer serait un sacrilége, et sa perte en serait le châtiment. Sûre de l'entier dévouement du duc de Glocester, elle

lui fait part de sa position et de son projet ; ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise ; elle y consent, lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir ; à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire ; nous nous réunirons tous alors, et sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesse, et comment on arrive au but sans s'égarer. » — Le duc de Glocester obéit ; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis. Elle va le perdre de vue ; elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir

béni pour tous les biens qu'elle en a reçus ; ce prince magnanime, que les chrétiens chérissent, révèrent malgré son aveuglement ; ce prince, qui n'a point d'égal dans le monde ; ce prince, à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant ; oui, elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. — « Ah ! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes, qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » — Elle pleure, et ne peut achever ; elle pleure, et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvemens qui l'agitent. Hélas ! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence ? Qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite ? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait : s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât ; et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir ; et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas ! comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là ! Hélas ! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire et qu'il apprendra

que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire? si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu. De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui; elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour la foi, et si célèbre

par les miracles qui s'y sont opérés, que les Musulmans eux-mêmes le révèrent. En effet elle s'y rend; elle y trouve, avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles anglais qui ont juré aussi de la suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les Musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne; quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui s'y dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le

doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis ; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux ; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes, contrastent agréablement avec l'azur des cieux ; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres ; plus loin, le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour ce riant aspect change de face ; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile ; on rencontre seulement, dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion et quelques autres plantes ; les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers et bondissent à travers ces sables,

où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour appaiser la soif ardente dont on est dévoré ; ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer ; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant. « Ah ! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! C'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur

ces bords funestes, ct c'est lui qui m'a perdue. » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçut, la pente rapide de la montagne; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles; elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux : c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par momens en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil ferme : que peut-elle craindre dans la situation où elle est? Que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit? De quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière? Et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une

passion terrible, entend à tous momens le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent; elles les rassure, les encourage; elle fait parler la foi, la religion, l'espérance, et élevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jérémie : « Rougissez, « Sidon, dit la mer. — Et de quoi ? « On entreprend de longs voyages pour « un petit bénéfice, et pour la vie éter» nelle à peine veut-on faire un pas. » « Ah ! continue-t-elle, qu'a donc la mort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité? et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères? Hélas ! en vivant long-tems, nous ne devenons pas toujours meilleurs, nous en mourons souvent plus chargés de fautes. » Elle dit; et, semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux

plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les raniment. A la touchante onction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage, les chrétiens leur antique ferveur; et tous, étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête et tombent à genoux, en chantant devant elle : *Hosanna in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit; loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie, car elle se sent vide au-dedans des vertus qu'on admire. Hélas! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert; ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pécheresse, car nul ici n'est

souillé d'autant d'iniquités que moi. »
Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sabloneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réflechit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presqu'aucun soulagement ; car alors les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit; mais au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souf-

frances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletans, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignans de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bien-

tôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues; les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beau-

tés! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe; hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver de place dans son imagination ni dans son cœur, et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes, aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à

leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant dont le pied repose dans la mer; une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. À cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée; et dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'ermite.

Avant de l'atteindre, elle erre longtems à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre les injures du tems que contre

l'impiété des infidèles. Deux pêchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur, au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu ; mais tout-à-coup elle entend une voix, dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes ; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre

terre, en s'écriant : « O ancien des hommes ! ô saint des saints ! » Le solitaire étonné, se retourne : depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille ; il s'approche : quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé : par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts ? et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui ? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée ; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse ; que viens-tu chercher ici, et que veux-tu de moi ? — O mon père ! répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas ; je suis venue ici au péril de ma vie ; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir ? où trouver un appui contre mon propre cœur ? Je

devieudrai la proie d'un Sarrazin, et mon âme immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil ermite. « Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il, et quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera; mais sans doute tu n'est pas venue seule: où sont tes compagnons ? Qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines.» L'anachorète s'avance au-devant d'eux; il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion : attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères et appelle sur eux les bénédictions du Très-Haut. « O vous! leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit; mais de quels bords venez-

vous? Êtes-vous nés dans cette fertile Europe, dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ? ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son Rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie, que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Glocester; ceux-ci, en montrant les pélerins, sont des chrétiens natifs de Syrie et d'Egypte; ces guerriers et moi nous avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'ermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires: quiconque a renoncé comme

moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois: beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue, mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien? » Mathilde soupire; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords; venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébinthe; aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de

sésame ; il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré ; il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède ; comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siége qu'il ait à offrir, et en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'ermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres ; mais une trop vaste ambition et

une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je? reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang? — Deux lions sortis de la plaine de Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des chrétiens: tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel.... — Ah! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire; j'ai su vers quel tems ces deux effrayans météores parurent tout à coup en Egypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens; un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert et parvint jusqu'ici; il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait

trembler tout l'Orient, de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendans du pieux Godefroi. A ce récit, je plaignis les chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde, qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre. Peu après, le chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite, redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi ; la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras : avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence ; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant ; je restais avec un tombeau : le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte ; je l'ai creusé moi-même ; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits; la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altéré; on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui; la vie dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées: aussi le tems, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissait sur lui presqu'aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

CHAPITRE XX.

Les voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil; Mathilde va reposer quelques heures sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé, et l'ermite profite du moment où il voit ses hôtes endormis pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortues pour la nourriture du jour; quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel où, pour la première fois, les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens, et monter ensemble vers le trône

du Tout-Puissant : l'attente de cet instant si désiré par Mathilde hâte celui de son réveil ; elle se lève, regarde autour d'elle ; le vieux du désert ne paraît pas ; elle sort de la grotte pour le chercher ; et au moment où ses yeux découvrent à l'orient le golfe Arabique, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate, à demi-plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes, agitées d'un léger frémissement, semblent attendre avec respect la naissance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le ciel, qui l'attend à son tour. Tout à coup il paraît ; semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux, il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon : à son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage, étincelle de mille feux ; chaque vague roule des flots d'or ;

et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrens ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte céleste avec l'éclat et la majesté du roi de l'univers, du père de la vie et du triomphateur des ténèbres et du tems. Appuyée contre le roc, dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, la terre et le ciel réunis présentent à ses regards; elle s'écrie: « Astre immense! qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras; un jour tu tomberas avec le monde. Jour terrible! l'ange sonnera la trompette sacrée; les générations, secouant la poudre des tombeaux, s'assembleront devant le trône de l'Eternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pesera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur.... Ah! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et

dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans le cœur d'un sarrazin; il faudra donc dire enfin que ce sarrazin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel, qu'il ne doit point habiter avec toi. »

L'accent de la princesse en prononçant ces mots, avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'ermite; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande. « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes? Quels honteux secrets cachés dans ton âme agitent ainsi ta conscience? Se pourrait-il que, sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime? —

Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père; je ne prendrai ni repos ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se levera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. — Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent; commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Eternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux, en m'approchant du grand mystère,

d'y répandre, comme Madeleine, les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin ! mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs ? » Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien ; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis; il les trouve debout : « Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable ; l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfans fidèles et des adorateurs zélés. » Chacun courbe la tête ; il s'avance alors au milieu des décombres, les chrétiens le suivent. Ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables dé-

bris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. « Hélas! mon père, s'écrie l'un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée, que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il? Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines, une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistans prennent une contenance morne et lugubre; l'ermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autrefois ce temple fut debout; il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celle des anges; voici la grotte de son fondateur, de saint Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde et désarmer en sa faveur la colère céleste : alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'im-

pie n'a fait que paraître, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu ; les sacrés cantiques ont cessé, et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée ; encore un peu de tems, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi ; encore un peu de tems, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux ; encore un peu de tems, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne

peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a d'autre terme que cette éternité qui n'en a point. »

En parlant ainsi, le vénérable ermite, avec son cilice de poil de gazelle, sa tête chauve, sa barbe blanche et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ces décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Glocester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire sa proie; plus loin, les pélerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée. Au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; tout en larmes, elle offre mille fois son

cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et de donner le présent au ciel; mais toujours un invincible penchant l'entraîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek Adhel se mêle à toutes ses prieres; si elle les commence pour elle, c'est par lui qu'elle les finit; et quand elle demande à Dieu ses grâces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert, si elle savait que les Bédouins la menacent, et que tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée; le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule, il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se

rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr, de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore, mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminente vertus et un zèle infatigable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarchat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a t-il été appelé en effet ? — Mon père, répondit le duc de Glocester, je ne profanerai point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les scandales de la cour de Jérusalem ; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des infidèles qui a entraîné la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siége de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sain-

teté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevart aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet ; je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu : long tems, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine, et lorsque les débordemens des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ ; il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour la rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçue dans son sein ; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant ; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands

capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence : chaque jour son zèle attire de nouveaux enfans à l'Evangile, et sa charité les soutient .... — Voilà, s'écria l'ermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire. Ah! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères ; le second, plein d'une craintive défiance en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne : l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez

fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers; l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse : il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu; il vit en paix, parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir; aussi quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits; tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa

charité ; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Cependant le soir arrive, et tandis que les chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'ermite de consentir à l'entendre. « Je le veux, ma fille, lui dit-il, » et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où on découvre la vaste mer. En ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, à genoux, se recueille en silence ; mais autour d'elle tout frappe et parle à son cœur ; elle voit à ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au-dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon ; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours ; les trois grands attributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infinité de cette foule d'astres

errans racontent la gloire de Dieu, et la princesse ressent les effets de ces grandes images sans que son esprit ose seulement s'élever jusqu'à elles; mais l'ermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole : « Ma fille, celui qui a fait tout ceci est celui qui a dit : *En vérité, en vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrieront* (1) : voilà la puissance; mais il a dit encore : *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2) : voilà la bonté. La puissance et la bonté c'est Dieu, ma fille; si loin de nous par l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour. En effet, si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre néant; à sa puissance, à notre faiblesse; à sa souveraineté, à notre indépendance; à sa justice, à nos fautes; mais quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre, c'est le seul point par où nous puissions, sans té-

(1) S. Luc, ch. 19, v. 40.
(2) S. Mathieu, ch. 12, v. 28.

mérité, nous élever et nous unir à Dieu : car enfin quand il nous juge, nous ne pouvons le juger ; quand il nous commande, nous ne pouvons le commander ; mais quand il nous aime, ô Mathilde ! nous pouvons l'aimer : dévoue donc ta vie à cette seule affection ; car de même que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi que de t'aimer, aussi, de ta part, ne peut-il exiger rien de plus digne de lui ni de plus parfait que ton amour ; aime donc ton Dieu avant tout, ma fille, car, je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme. »

« Hélas ! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon âme l'iniquité qui l'oppresse ? — Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause, mais j'en ignore l'objet. — Hélas ! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime, et ce qui me coûte le plus à vous dire, puisse du moins cet aveu me servir d'expiation. » Alors, en face

du ciel, prosternée près de l'ermite, les yeux attachés sur le crucifix qu'il tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

« Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser; les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ; dès ma plus tendre enfance, je n'en ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux, que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré tombeau avant que mes derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde. La pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne; le même vaisseau nous portait : sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit

aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre et de nous réduire en esclavage... — Quoi ! sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers ? — O mon père ! que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes ! Mais hélas ! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine... — Eh bien ! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissemens ? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens ? — Mon père, que me demandez-vous ? Ce vainqueur, si grand, si terrible, auquel nul perfection ne manque, hors la lumière de la foi, ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis, ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon âme, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent.... Que dis-je ? je m'égare....

Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre ; vous avez entendu mon secret et mon crime. » En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, répondit l'ermite, car ton crime est grand en effet ; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de son salut et te rendre la perfection de son amour ; mais, explique-toi, ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens, ne peut être qu'un Musulman : par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un Musulman s'est-il emparé de ton cœur ? — Mon père, que vous dirai-je ? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour ; j'appris qu'un Sarrazin pouvait être regardé sans horreur ; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus ; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé... L'habitude d'une vie pure et sainte, et la présence

de l'archevêque de Tyr me retinrent long-tems sur le penchant de l'abîme ; mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction ; mais obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel.... — Malek Adhel ! as-tu dit, interrompit l'ermite en frémissant, Malek Adhel ! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévore tous les chrétiens. Malek Adhel ! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer ? — Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel. De vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais ; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer : c'etaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits ; les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens ; c'était surtout la secrète

complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume. L'unanimité de ses suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon âme de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin, je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta, au point que, dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi; la marche du tems me semblait changée; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis

vue réduite à manger d'un pain de douleur, couvert de la cendre de la pénitence et de sa mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte. — Ah ! reprit l'ermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit ; et, je le demande avec Job, qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et qui s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek Adhel? — Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien ; je le voyais et j'aimais. — Mais était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlevait votre cœur? — Je ne regardais pas à cette beauté. — Etiez vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs? — Elles ne me venaient pas dans l'esprit. — A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui? — J'aimais. — Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion vous faisaient un crime de cet amour? — Mon père, j'y songeais sans cesse. — Oubliiez-vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer, et l'ennemi de votre Dieu? — Cette affreuse pensée était

toujours devant mes yeux. — Eh bien! que faisiez-vous alors? — Je pleurais, mon père, et j'aimais encore. — Ma fille, ce feu criminel qui vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui persévèrent dans leurs iniquités. Ah! pourquoi, malheureuse égarée, as-tu désiré la joie des biens de ce monde? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité; que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré; qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision; que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il? Tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là haut *triomphante à jamais, ayant combattu pour une récompense éternelle* (1). — Ah! mon père, que vous dirai-je, je ne sais point expliquer ce que j'éprouve : c'est un mélange inouï de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux; je suis entraînée vers ce qui me fait hor-

(1) Sapience.

reur ; je vois un abîme et je voudrais y tomber ; je souffre jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment ; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek Adhel, et je tremble que vous ne m'en donniez ; enfin dans ce moment, où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek Adhel, se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien.... — «Arrête ! malheureuse, s'écria l'ermite.» Hélas ! la vierge ne l'entendait plus : épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que la religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner ; elle est tombée sans connaissance sur la terre ; une sueur froide coule sur son front ; ses mains et ses joues sont pâles et glacées ; elle ne respire plus. L'ermite craint qu'elle ne touche à son heure der-

nière; il s'émeut pour elle; il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation : « O Eternel! dit-il avec un accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature? la condamnerez-vous sans retour? ttendez du moins, avant de l'appeler à vous, attendez qu'elle se soit repentie. » Il court alors à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime, elle ouvre les yeux et s'écrie : « Où suis-je? ai-je quitté la terre? n'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu? vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres? — Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite, regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix; c'est pour ta faute qu'il est là, c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume; ne sais-tu pas qu'il pardonna à Made-

leine, aux Publicains, à tous ceux qui pleuraient sincèrement sur leurs iniquités? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ? et ne sais-tu pas aussi que quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte s'égaler à l'innocence? Repents-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés; et vous, mon Dieu, quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence.... O créature régénérée! lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le Seigneur ton Dieu. » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et apercevant du côté de l'Orient les

premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport : « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur. » Puis tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre âme, afin que n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire, et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du Musulman Malek Adhel. — Mon père, sans doute je ne le reverrai plus ; en ce moment il s'éloigne de l'Egypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se séparer de vous? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie; mais j'avais fait vœu de le quitter,

de venir près de vous, et comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire ? — Assurément, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats ; c'est contre les chrétiens qu'il marche ? — Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr ? » La vierge rougit, baissa les yeux et répondit d'une voix faible et timide : « Pas encore, mon père. — Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts ; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute éloigné... — Peut-être même ne viendra-t-il point ; j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des croisés ; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jetterai dans mon cloître. — O

ma fille ! interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée.... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit échoir ; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèrement ; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1). »

L'ermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute ; il entend un cliquetis d'armes : « Dieu ! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée

(1) S. Mathieu.

par des assassinats? — Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bedouins homicides sans doute qui, ayant aperçu au loin dans le désert ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne; cache ta céleste beauté à des brigands impies qui ne respectent rien. » Il dit, et se prépare à sortir; mais déjà à la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, couverts de sang, et jetant d'avides regards dans l'intérieur de l'humble cellule; il n'y a là ni or, ni argent qui puisse tenter leur cupidité; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors; ils se préparent à la saisir: l'ermite se jette au-devant d'elle, la contenance courroucée, les regards étincelans; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit divin, il s'écrie d'une voix tonnante: « Téméraires, arrêtez, car

j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu ici présent, que le premier d'entre vous dont la sacrilége audace osera toucher cette fille, sera foudroyé à l'instant. » A cette menace, Mathilde joint ses timides supplications, demande grâce, et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bedouins étonnés, interdits, s'arrêtent; leur férocité est adoucie; leurs desseins sont suspendus; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et à poursuivre son affreux dessein, s'élance au milieu d'elle un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes; et le bras chargé d'un sanglant cimeterre, il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'é-

clair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres d'un mouvement si rapide, que l'ermite l'a dejà perdu de vue avant d'avoir eu le tems de former une pensée ; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'ermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie. Cependant les corps expirans des Arabes et des chrétiens n'arrêtent point la marche impétueuse du héros ; il ne voit que Mathilde ; il ne songe qu'à ses dangers ; il la pose sur un cheval superbe, se place derrière elle, d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et, suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bedouins, les cris des combattans, la vue inopinée de Malek Adhel, lui sèmblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs

impostures ; mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence ? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendant à la vérité, ne la rendent à la faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel ; enfin, à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied de Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde ; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre ; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas dans les rochers du Colzoum quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri. Au dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins ; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à

elle, et se rappelle ce qui s'est passé; mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout à coup pour la sauver des mains des Arabes. Et l'ermite? Que sera-t-il devenu? Qu'aura-t-il pensé de cet événement? Mais, hélas! existe-t-il encore? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévouement à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure: il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. » Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événemens de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter

les suites ! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire ? quel sera celui de mes fidèles chrétiens? et le mien, ô mon Dieu ! à présent, que sera-t-il? — Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. « Maintenant, continue Malek Adhel, attendons que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur; je profiterai de ce tems pour vous reprocher votre imprudence : ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête : elle est frappée de sa profonde tristesse ; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix émue : » Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi; j'espérais que vous, surtout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espériez, Mathilde, interrompit-il vi-

vement; je vous ai donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon âme. Ah ! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces, sans écouter les murmures du peuple et de mon armée : mes braves soldats voulaient bien m'arrêter; ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée : j'espérais vous rejoindre plutôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage; mais dans ces vastes déserts, où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah ! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais ? nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans

l'âme de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré; il ne veut pas lui dire que pour la suivre, il a usé de violence; que son armée indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie; que des cris menaçans se sont fait entendre contre Mathilde, et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Etant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage; enfin, ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bedouins, ce cri forcené, avant-coureur des massacres; je me suis précipité de ce côté; toutes les frayeurs déchiraient mon sein; j'arrive à travers les ruines; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bedouins; le duc de Glocester, percé

d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte : *Sauvez la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis; ils obéissent, et je vole vers vous.... Quel affreux spectacle ! Mathilde, l'idole de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare ! Ah ! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands sauvages eût osé porter sur vous une main sacrilége !... Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder : faible expiation d'une si téméraire audace ! — O fidèle ami de mon frère, noble duc de Glocester ! s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts; et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui ? je n'en aperçois aucun ici. — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. « Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a ex-

posés à la mort ; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert pour les y abandonner à leur détresse. « Ah ! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle? Ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace ; j'entends le vent du midi prêt à s'élever; je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres..... Je frémis, je tremble : ô Mathilde ! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde : il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux ; mais les soldats s'y refusent; ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de

se réfugier au sommet du Colzoum ; mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ : la troupe hésite encore ; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied : ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route ; elle garde un profond silence ; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve. Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route ; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les

craintes cessent ; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable ; si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques momens de repos à Mathilde? supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de la troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil; le prince seul debout, en dehors de la tente, veille dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces

sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille; ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent, et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus : tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu? Mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et se le-

vant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente, il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour regarder encore; il était toujours à la même place, immobile, debout et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais, en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle. « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquié-

tude qui trouble votre sommeil? — Oui, répond-elle ; mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert : pour les éviter, il donnerait son sang, sa vie. « Hélas! dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver...., voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourmens que mon amour me cause; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourmens de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une sage

modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage et non de la faiblesse ; de la pénitence et non de l'endurcissement ; de la mort, peut-être, et non des coupables amours. La foudre de Dieu nous entoure ; il ne faut peut-être qu'un mot pour la faire tomber sur nous.... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. Ah ! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer. » Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'énormes colonnes de

sable qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur. Bientôt le soleil, en les pénétrant, leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on les force de prodiguer à une chrétienne; ils vont même jusqu'à dire que si elle demeure plus long-tems avec eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur; il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelans: « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne sacrée de la princesse d'An-

gleterre. — Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un Musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifié, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre. — Misérable, interrompit le prince en le terrassant devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure. — Grand Dieu! qu'allez-vous faire, s'écria Mathilde? au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grâce, grâce, ou je meurs à l'instant. » Aux accens de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout à coup, et regardant avec indignation le tremblant Musulman qu'il foulait aux pieds: « Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rends grâces à la princesse, car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare sur la tête du prophète, qu'il n'y a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois. » L'action du prince, son accent, ses regards inti-

mident tous les soldats ; ils se taisent, mais non sans peine, et c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique qui, dans ce moment, leur rend la soumission si difficile. N'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité ; et ces mêmes hommes, qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, à la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens ? Mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète ; sans elle, il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait dejà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtiment qui approche, et auquel ils ne peuvent se soustraire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du jour, au moment où le soleil, entouré d'un nuage de pourpre, semblait embrasser toute la terre pour la brûler de ses rayons, le chameau de Mathilde se

heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instans son pied enfla si prodigieusement, qu'il fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre; mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et, d'une commune voix, les soldats déclarent qu'ils n'obéiront plus : le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; et comme il ne leur reste d'espérance de regagner la protection du prophète qu'en immolant la chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leurs desseins, que, sans considérer l'inégalité du nombre, il s'élance, enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un

grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arracher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier ; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage ; mais à cause d'elle il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditieux ? Il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et prenant son parti sur-le-champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien-aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai ; mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du prophète sur vos têtes criminelles ; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie ; au grand jour du jugement vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre. — Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant

lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Adhel! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instans à vivre; je sens que je vais mourir: votre dévoûment ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur. Mon Dieu, donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri: « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous, montez sur un chameau, marchez à notre tête, la chrétienne seule périra. — Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers

ious, à l'instant nous tombons tous leux sans vie sur le sable. Les soldats ffrayés reculent à leur tour; ils ont ffroi du sang de leur prince : il leur emble que ce serait pour eux comme in feu dévorant qui les consumerait lans ce monde et dans l'autre; les plus urieux n'osent proposer que d'abandonner le prince avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout à coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasardons-nous ? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement ; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage : d'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie ; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel : « Où est-il ? demande-t-elle : est-il sauvé ? — Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous ? — Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage ;. ne t'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore ; la moitié de mes soldats marche sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux-là j'en suis sûr ; pour secourir des chrétiens, j'ai dû choisir mes plus fidèles amis,

et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour ; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre : si demain, à la naissante aurore, ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert ; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kalcil, nous sommes sauvés. Il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire : nous pourrons l'y attendre ; là, nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu ! vous voyez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer. — Ah ! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer ? va, sois en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et ne le condamne pas. » Elle ne répond point ; elle se lève et sort de la

tente : le firmament étincelle du feu de mille étoiles. « Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route? le ciel ne nous prêterait-il pas assez de lumière pour nous guider ? — Non, Mathilde ; la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais : avec le jour, je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-être aussi les têtes grisâtres des pyramides ; alors je marcherai avec assurance : Maintenant la clarté de la lune ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert ; tous les dangers qui les menacent tournent au profit de l'amour ; car c'est l'amour qui y a exposé le prince, c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être ; cette pensée, qui revient sans cesse,

remplit son cœur d'une émotion qui l'effraie. N'osant exprimer ses craintes, ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette à genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion, et quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son âme, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force. « Mathilde, lui dit-il, écoute-moi : nous sommes seuls au monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts; peut-être le soleil de demain nous apportera-t-il la mort, et ne verrons-nous pas finir un autre jour : ma bien-aimée, faudra-t-il quitter la vie sans avoir été uni à toi ? » Mathilde n'en écoute pas davantage; elle se lève, le Dieu qu'elle vient d'invoquer prête à toute sa contenance quelque chose de sa sainte majesté; debout devant le prince prosterné devant elle, elle lui dit : « Malek Adhel, je vous aime; Dieu a reçu dans le tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet

aveu que je ne vous ferais pas entendre sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas ; oui, Malek Adhel, je vous aime ; et si vous étiez chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable ; si vous étiez chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir ; si vous étiez chrétien enfin, j'aurais désiré, je l'avoue, que Dieu me permît de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux par lesquels je devais m'enchaîner à lui ; mais, fussiez-vous chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure ; et si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge, mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, enflammé, Malek Adhel, toujours aux

pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches. « Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que ta passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime? Qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds?... — Qui me l'a dit! interrompit la vierge avec enthousiasme : Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore; sans doute ce n'est pas trop de ces ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque

chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment, aux yeux d'Adhel, comme l'ange du désert; il est étonné, ému; son âme est ébranlée, il s'écrie : « Sans doute tu dis vrai : Dieu s'est révélé à toi; c'est par ses inspirations que tu parles; c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je? s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné : tes yeux s'ouvriraient! Dieu, dans son infinie bonté, aurait touché ta grande âme! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Adhel! »

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la

supplie de s'engager par les mêmes sermens. Elle ne répond pas encore; elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit: Es-tu chrétien? — Ah! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon âme et de ma volonté? Sais-je ce que je suis et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux? Oh! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse : Malek Adhel, es-tu chrétien? — Hélas! répond-il, même au prix de ton amour je ne voudrais pas te tromper; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs; si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais; mais sans doute elle ne me l'imposera pas: la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides; tout en elle doit être beau, sublime comme toi; nomme-moi donc ton époux,

Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu. »

La princesse est tout à coup vaincue par cette pensée; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel, en unissant son âme à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyens d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde... « Éternel, Éternel! s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. » C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentimens qui l'oppressent, dépassent de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun

son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'âme qui l'implore, et l'âme qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur; elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève, unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek Adhel, et s'écrie: « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu! » Adhel tressaille; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur; c'est plus que de l'amour; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie: « Et maintenant tu es digne d'être mon époux; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi, je le jure à ce Dieu qui, en ce moment, remplit de son immensité et de sa toute-

puissance, et ce désert et ton cœur. » Elle s'arrête; Malek Adhel ne peut parler, il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais, en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de leur auguste union, en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire, la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisirs et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AURORE va bientôt paraître, Malek Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour; mais comment ne le bénirait-il pas? il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge, car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits jusqu'au moment où Guillaume consacrera leurs sermens; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek Adhel s'apprête au départ; il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau: « Ma bien-aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nup-

tial que j'ai à t'offrir. » Elle sourit avec mélancolie, et répandant sur le sable quelques gouttes d'eau, elle s'ecrie : « De même que cette eau humecte une terre aride, puisse, ô mon Dieu! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux. » Puis, jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner, le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui; elle l'attache elle-même sur sa poitrine, en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse; il le promet, et alors, satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher; mais le prince ne le permet pas; il redoute pour elle les cailloux tranchans dont le désert est semé : il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible; bientôt l'affaissement augmente; elle ne sait plus où elle est; elle a cessé de voir et les sables

qui la menacent et le soleil qui la dévore; ses combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures, elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras: « O ciel! qu'est-il arrivé? mon Adhel, mon époux, dis-moi quel monstre t'a blessé? Mathilde, je t'en conjure, calme-toi; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien..... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front; il tombe sur ses genoux, et, regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie: Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur

l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir: « Ma bien-aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore; le mont Kaleil n'est pas loin. —Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici: mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand malheur. Ah! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. » Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil; il appelle, il implore et le ciel et la terre.

Rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine rase ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence, et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure, où elle ose l'aimer sans crainte, serait la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instans Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond: « Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots: « Pour toujours! » Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore; peu à peu leurs

forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine; ils fléchissent et s'appuient l'un contre l'autre; les ténèbres commencent à les envelopper; la froideur de la nuit va glacer leur sang; un autre jour ne se levera pas pour eux: ils ont vu leur dernier soleil.....

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin, vers l'Orient, un bruit s'est fait entendre; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince; il se lève, prête l'oreille: le bruit augmente; il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement; il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes: il frappe des mains et s'écrie: « Le ciel a eu pitié de nous; j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés! — Ah! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques momens encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre. — O ma bien-aimée! ranime-toi: le bonheur va nous être rendu avec la vie. » Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui

répond : « Hélas ! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie, que celui de mourir avec toi ? » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers. A la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel ; ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, secourez-la, je ne puis vous aider...., mes forces sont épuisées ; sans vous, je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit, ses guerriers obéissent ; les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux

Arabes ; enfin on atteint le mont Kaleil, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des ermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos ; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire ; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse ; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entre eux : abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix ? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir. Cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin ; et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés

auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek Adhel est agité aussi : le sévère honneur, l'inviolable amitié lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-tems ne devait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire ? Au lieu de cela, que fait-il ? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime ; il oublie son devoir, sa gloire ; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien ; mais s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère ? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore pour son époux ? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse

de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort : tous deux se devinent trop pour oser s'interroger : ils gardent le silence, et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicité d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bedouins, le peuple dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend par des guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglans témoignages d'amour ; il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un Musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs et de l'inaction où demeure le prince : ces

reproches sont justes, Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourmens : tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues, il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique, et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à apaiser que les brûlans tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la plaine du désert : cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur, le remords ne dort pas non plus; et si chaque Musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek Adhel, ton frère t'attend*, sans cesse il se répète à lui-même : *Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit en l'exposant à de nouvelles fati-

gues, en la conduisant tout de suite en Syrie : d'ailleurs qu'espère-t-il de Saladin ? Saladin austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion ? entendra-t-il ses excuses ? consentira-t-il a lui donner une épouse chrétienne ? Ainsi réfléchit le héros, et devant tant d'incertitudes et de tourmens, sa grande âme se laisse abattre : accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle, et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrèta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée ; seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène ; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la Vierge, avec ces mots à l'entour : *Je ne cherche qu'elle.*

Il demande à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel : les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée. Il était en ce moment auprès de

Mathilde ; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier ? l'esclave répondit, qu'à ses armes, à sa démarche, on le croirait un chrétien, s'il était possible de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et, demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant ; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi, que peux tu craindre ? — Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre : Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte, qui lui arracha

un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire. Après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont mon autorité ne pourrait te garantir ? — Aussi n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets : écoute, les momens nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène : alors, se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit : Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi.

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés, que Metchoub apprit que

c'était la reine d'Angleterre et non la princesse qu'il y avait ramenée; il n'était plus tems de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes ; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince ; il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour que du désir de vous rendre indépendant de Saladin et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Egypte. Cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent ; Richard lui-même y ajouta foi : il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres : cependant l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir. Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre : depuis ce moment il a perdu la liberté : à la mort de Sibylle il ouvrit son cœur à Richard, et Richard, qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et

consentait à prendre un époux, elle n'en aurait jamais d'autre que lui. — Téméraire promesse ! s'écria impétueusement Malek-Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne : le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard. » A ces mots la princesse rougit, Montmorency la regarda avec un peu de surprise : elle baissa les yeux; il ajouta alors avec un faible soupir : « Philippe-Auguste et les autres souverains croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan ; ils déclarèrent que, loin de vous refuser la princesse Mathilde, il fallait vous l'offrir pour épouse dans le cas où vous consentiriez à vous attacher à notre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse, qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort sans avoir obtenu son aveu : non seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller, à la

tête de plusieurs guerriers, chercher la princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter : j'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres : j'en aurais eu le double, j'aurais eu toute l'armée, si l'intérêt général ne s'y fût opposé. Philippe-Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevaliers de la vierge. Il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur; ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que, s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan. Et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici, que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos

sentimens, au nom d'aucun intérêt politique. Faites donc connaître votre volonté, madame; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel ou vous rendre auprès du roi votre frère; vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'éleveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est restée cachée près du Caire: tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville? — Je suis seul ici, répondit Josselin; les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards: si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-la, si tu veux, s'écria Montmorency, mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas; au reste, je n'ai plus que deux questions à faire: veux-tu être chrétien? et vous, madame, voulez-vous être libre?»

Devant un héros un autre héros ne peut pas être faible ; et auprès de Montmorency, Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son âme avec une ardeur nouvelle ; il n'hésite pas, il s'écrie : « Je ne puis pas être chrétien, je ne puis pas trahir mon frère, ma gloire me le défend ; mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre? — Ah ! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir ? » La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency ; elle lui fit pressentir un grand malheur ; il reprit d'une voix un peu altérée : « Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles. Ah ! madame, si vous saviez par quels vœux ardens la chrétienté entière vous appelle dans son sein : chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance ; à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille

de ses nombreux triomphes n'est qu'une gloire mélangée, et la joie que la reine goûte auprès de son époux n'est qu'une joie imparfaite. Il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter? — Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant: mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine; des esclaves semblent approcher: inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit est un jeune arabe nommé Kaled, Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Etonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. D'un air triste, l'arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite; tandis qu'il parlera à Kaled, il

craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille : « Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre : tout est en fermentation autour de toi ; en traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé : on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple : d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes, et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent ; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même proscrit ta tête. — De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus ; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il. » Et il l'entraîna vers

l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled : Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel; celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait de bouclier, si tu étais attaqué dans mon palais; mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi, sans donner au prince le tems de la rassurer. Kaled répliqua vivement : « quelle cause!

Malek Adhel, peux-tu le demander? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi? et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs. Enfin en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici? — Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis longtems l'explication de ce que tu demandes? s'écria le prince; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette ne lui a-t-il pas remis mes lettres; et après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité? — Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave; il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets; mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point appaisé. Il y a quelque tems que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfidies; Saladin refusa de la croire; le respect qu'il avait pour ton caractère, imposait silence à ses

soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchirés, et s'écriant d'une voix sinistre, en frappant son front contre la terre, que tu l'avais trompé, que tu étais un perfide, il fit frémir tous ceux qui étaient présens à cette terrible accusation. Et Saladin?.. Ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent? Il demeura un moment abattu : il ne l'aurait point été, si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant l'image de son royaume désolé, des ravages des chrétiens, de la chute de l'Islamisme, ranimèrent son courage, et le déterminèrent à frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle. Il entendit le récit de Metchoub; il sut que, rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que, parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'apprêtaient à te soutenir dans ton nouvel empire. Alors

ton frère ne mit plus de bornes à sa colère ; plus il avait eu de peine à te croire coupable, plus il te trouvait sans excuse de l'avoir été, et ne connaissait pas de vengeance qui ne fût au-dessous de ton crime. Le soir même il assembla le conseil des émirs ; j'y fus admis, et voici les terribles paroles qu'il nous fit entendre : « J'ai trop aimé Malek Adhel ; je l'aurais préféré à mes sujets, à mes enfans peut-être : le prophète m'en punit ; le parjure Adhel, soumis à la puissance d'une femme, d'une chrétienne, déserte notre culte, trahit sa patrie, ternit l'éclat de sa gloire, il déchire le cœur de son frère. Un seul de ses crimes mériterait la mort : que méritent donc tous ces crimes réunis? » Les émirs consternés gardèrent un profond silence. « Vous n'osez prononcer, reprit Saladin ; votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point ; la mort serait celui d'un esclave ; mais Malek Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir ; je saurai le punir davantage.

Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront : avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion ; avec eux tu te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens : tous sont bons contre les parjures ; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire, et, avant de lui donner la mort, tu livreras, sous ses yeux, la princesse d'Angleterre à la plus vile populace.... — Arrête, Kaled, arrête ; tu blasphèmes assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité : non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable ; sombre, défiant, dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne ; il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourmens qu'il éprouve.

Enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que ta tête à la main. — O Saladin ! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais, Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire ? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'arabe, que je l'ai à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant, du haut de son sommet, j'aperçus de loin, dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité; mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable. Mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne

serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici; ils te défendront, ils défendront la princesse: mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâces, mais je n'accepte point ta proposition; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des Chrétiens contre des Musulmans: la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde; pour elle, qui ne

peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek Adhel! qu'avez-vous dit? s'écria la princesse éperdue. O douce mort du désert! je devais donc te regretter. » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir, et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore; et cependant, devant un témoin comme Montmorency, comment consentir à se montrer faible! De son côté le héros chrétien, frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, et essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde, indifférente, lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde,

et qui, par cela même, ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports : mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce qui pouvait être la félicité humaine, et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée, qu'il y faut renoncer... Sous ses yeux un Musulman en jouit, le plus grand des Musulmans sans doute; mais enfin qu'est-ce que le plus grand des Musulmans devant un chrétien ? et cependant c'est là le mòrtel qui a su toucher le cœur de Mathilde. O Mathilde! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'âme de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas.

Cependant, triste et pensif, Malek Adhel se tait; il cherche encore si ce n'est qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir; s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metcboub et ses douze mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son

royaume, ne pourraient l'arracher à son amour ; mais ce peuple, ces soldats, qui sont prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres, s'il leur commandait de secourir Mathilde: loin d'obéir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme avec toutes ses fureurs s'est élevé contre elle ; chaque Musulman la désigne comme une victime dévouée, et l'infortuné prince, voyant qu'il dispose de tout en Egypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute avec une profonde émotion : « Conduisez-la au camp des croisés ; c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel. « Josselin recule avec une vive surprise ; ses craintes n'avaient point été jusque-là ; il s'écrie : « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ serait l'épouse de Malek

Adhel?..... » Il s'arrête ; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son âme, la modestie de son caractère et la diguité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main : mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui ; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur : si le ciel l'éclaire, s'il est chrétien..... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition? — Ecoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel ; tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'Islamisme contre celui de Christ ; tu sais même que ma piété était révérée parmi les Musulmans ; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize

ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel, rempli d'une passion profonde, pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets et devenir le défenseur de son rival: de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère: cependant, quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays; mes premiers sermens ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau du mahométisme ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître; qu'il soit

donc seul ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai ; j'adore Mathilde et je vais la quitter ; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu?.... Mathilde, vous baissez les yeux; Montmorency, tu crains de me répondre: tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde ! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder? et si je violais tous mes sermens, mériterais-je de recevoir les vôtres? Ma bien-aimée, en me séparant de toi, je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver ; ce jour viendra, n'en doute pas ; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai ; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi.... et maintenant reçois

mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici.... » Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner; ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre, et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout, de l'arracher à sa faiblesse; et Malek Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le

dire, et sentant qu'il était tems de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et, d'une voix faible et résignée, elle articula ces mots : « Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur. « C'en est donc fait ! s'écria-il; » et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXV.

En peu d'instans, le prince a réuni tous les chrétiens qui sont au Caire ; il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville, et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis ; c'est là qu'ils doivent l'attendre et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des chrétiens. A l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son honneur qu'il s'occupe : ah! c'est bien plus, c'est

de la sûreté de Mathilde. Eperdu, agité, il revient près d'elle : tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent; vous sortirez secrètement par une des portes dérobées du palais ; Kaled vous conduira. — Malek Adhel, reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne ; mais avant de nous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin ? — Je n'en sais rien, répondit-il, une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là ; ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse ; au nom de votre propre vie, éloignez-vous ; car je ne suis par sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir. Viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger ; je ne te quitte point, suis-moi ; nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham. » Il dit, et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer

le passage : Montmorency a baissé la visière de son casque ; Malek Adhel ôte le sien, et découvre ces traits majestueux et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande âme ; il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple, étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant : les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude, qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage : cependant Malek Adhel n'est point sans alarmes, car il craint pour Montmorency ; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même. A peine sont-ils un peu éloignés, que Malek Adhel lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton âme n'a pas été seulement émue. » Le chevalier répondit avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. Le prince repartit vive-

ment : « Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Ecoute, répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentimens, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs ne franchiront pas : s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek Adhel, plus touché que jaloux d'un pareil héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde, et aussiôtt il fut la rejoiudre avec Montmorency ; ils continuèrent la route tous ensemble le long

du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu : le cortége s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit reconnaître Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur chef : tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs sermens, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche et Malek Adhel à sa droite; bientôt il les conduisit vers la chaîne des montagnes qui s'élèvent à l'Orient : après quelques détours au milieu des torrens et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré; les mille guerriers y attendaient Montmorency. A la vue des chrétiens, revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre; mais Josselin, s'avançançant au-devant d'eux, les arrêta. — Ne craignez rien, leur dit-il, je vous

amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour nous, il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres : il nous rend la princesse d'Angleterre. — A ces mots, il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel enfin. » — Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde, et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il

avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages. Le prince la suit : elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et, dans son désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit : « Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres même du chef de ton église, ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle en relevant son visage noyé de pleurs, à toi ou à Dieu. — Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble; une sueur brûlante coule sur son front : cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même; en vain cherche-t-il son courage au fond

de son cœur, il n'y trouve que son amour ; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots ; il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu, Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » — Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier ; les chrétiens le retiennent : instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste et la main de Mathilde ; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek Adhel, en a bien plus encore. Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des chrétiens, tombe à genoux ; elle ne disait rien, mais ses larmes étaient des paroles, et Malek Adhel les voyait : elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il

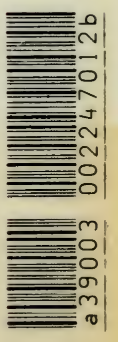
peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled, étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné lui dit : « Malek Adhel, est-ce que tu hésites ? » Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval, sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide. A cette vue, la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge ; elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les rouvrir jamais ; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant au bout de quelques minutes, Montmorency, d'un air respectueux s'approche d'elle et lui demande si elle veut partir. — Partons, dit-elle ; à présent je n'ai plus rien à quitter.. — Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière ; elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture ; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore ; toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en sé-

parer : sa douleur qui se lie, s'attache au souvenir de Malek Adhel, est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

FIN DU SECOND VOLUME.




a39003 002247012b